

# **RIMES**

Gustavo Adolfo Bécquer

Traduction de Christian Rinderknecht  
`rinderknecht@free.fr`

26 mai 2024



# Chapitre 1

## Biographie de l'auteur

Gustavo Adolfo Bécquer naît à Séville en 1836, dans une famille nombreuse. Son père, qui s'était distingué comme peintre, meurt en 1841. Gustavo va à l'école en 1846, où il reçoit une éducation en lettres classiques. Un an après le décès de sa mère en 1847, il rejoint une école des beaux arts, mais abandonne ses études en 1850. Il reprend un cursus normal et publie prose et poésie dans des revues sévillanes en 1853 et 1854, année où il se rend à Madrid et y publie des critiques musicales et théâtrales. En 1856, il s'emploie à dessiner et décrire l'histoire d'églises, monastères et couvents espagnols. Certains de ses récits en prose, nommés *leyendas* (légendes), sont publiés en 1858. Le Moyen-Âge évoque pour lui une période glorieuse, et plusieurs de ses récits s'en inspirent. Julia Espín devient sa muse de 1858 à 1860. En plus de ses poèmes, qu'il appelle ses *rimas* (rimes), il écrit aussi durant cette période des opérettes espagnoles (*zarzuelas*) et collabore avec son frère Valeriano, peintre. Il épouse Casta Esteban Navarro en 1861. Jusqu'en 1864, il continue à publier ses *leyendas* et le ministre Luis González Bravo le nomme censeur des romans, ce qui le met enfin à l'abri du besoin. En 1868, une révolution antimonarchique détrône la reine Isabel II, et fait choir son gouvernement, dont Luis González Bravo faisait partie. Celui-ci avait reçu de Bécquer un manuscrit contenant, entre autres, les *rimas*, et le saccage par la foule du domicile du ministre déchu vit la disparition de ce premier manuscrit. Bécquer perd son poste et retourne à la vie précaire de journaliste. Il réécrit (de mémoire, dit-il) ce texte, qu'il intitule *El libro de los gorriones* (Le livre des moineaux). Il se sépare de son épouse, mais parvient à rester en bons termes avec elle. Il meurt en 1870, peu après son frère Valeriano. Un an après paraît son œuvre posthume en deux volumes, intitulée *Obras* (Œuvres), où les poèmes du *livre des moineaux* sont presque tous repris, corrigés parfois, et ordonnés par thèmes.



## Chapitre 2

### Introduction du traducteur

Gustavo Adolfo Bécquer (1836-1870) était un poète, écrivain, critique musical et théâtral, né à Séville (Espagne). Il retint du romantisme le lyrisme, mais le dépassa par ses thèmes tantôt symboliques, tantôt réalistes, ainsi que par une recherche esthétique pour elle-même et un style direct. Il publia une quinzaine de poèmes dans des revues littéraires et artistiques. Il remit un recueil manuscrit de ses poèmes à son protecteur, Luis González Bravo, alors premier ministre espagnol de la reine Isabel II, pour qu'il le préface. Malheureusement, la révolution antimonarchique de 1868 vit le saccage du domicile de l'homme d'État et la disparition du manuscrit. Par la suite, Bécquer reconstitua (de mémoire, prétend-il) le livre perdu, qu'il intitula *El libro de los gorriones* (Le livre des moineaux). Le projet prévoyait une première partie en prose (restée inachevée), et la seconde en vers — complète, semble-t-il. Cette œuvre poétique fit partie de la publication de deux volumes posthumes intitulés *Obras* (Œuvres), en 1871. Presque tous les poèmes furent retenus, mais dans un ordre thématique.

Notre traduction reprend l'ordre du *Livre des moineaux*, où chaque poème est numéroté en chiffres arabes, mais nous adjoignons aussi la numérotation des *Œuvres*, en chiffres romains. Nous avons intégré les corrections posthumes et parfois pris la peine de citer en notes les variantes de certains vers ou strophes, non pour constituer un semblant d'apparat critique, mais pour faire sentir au lecteur le processus créateur. Nous avons consulté une source de référence, celle du *Centro Virtual Cervantes* en Espagne, mais aussi une édition de *Rimas y leyendas* de 1984 aux éditions Orbis. Nous avons ajouté un chapitre intitulé *Autre rimes* regroupant des poèmes attribués à l'auteur par la critique, mais qui ne faisaient ni partie du *Livre des moineaux* ni des *Œuvres*.

Les poèmes de Bécquer sont connus aujourd'hui sous le vocables de *Rimas* (rimes), car l'auteur les appelaient ainsi auprès de ses amis. Malgré l'apparence de vers libres, beaucoup de ses poèmes riment au sens où ils contiennent des correspondances internes, souvent des allitérations, des répétitions de mots,

des structures parallèles, des progressions etc. Bécquer joue beaucoup avec la syntaxe espagnole pour réaliser ces rimes. Plutôt que faire de même en français, où l'ordre des propositions et des adjectifs est plus contraint, nous avons opté pour une traduction plus fluide, surtout dans les poèmes les plus longs, pour ne pas égarer le lecteur. Nous avons néanmoins tâché de recréer certaines allitérations, mais surtout les structures entre strophes et vers, comme par exemple la mise en exergue de certains mots, au début ou à la fin de certains vers. L'espagnol du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle a changé : nous avons consulté des sources philologiques pour traduire correctement certains mots. Par ailleurs, certains termes religieux sont devenus obscurs : nous avons fourni des notes pour les expliquer brièvement. Bécquer avait une ponctuation idiosyncratique — quand elle n'était pas absente : nous avons pris la liberté d'user d'une ponctuation moderne qui sert la compréhension, surtout dans les longs poèmes.

Gustavo Adolfo Bécquer est bien connu des espagnols pour sa poésie, bien que sa prose soit plus volumineuse, parce que certains de ses poèmes sont étudiés et appris par cœur dans les écoles, mais surtout parce que leur lyrisme original sait toucher les jeunes cœurs. Voici quelques thèmes qui traversent son œuvre : l'existence, avec sa cohorte habituelle : destin, incertitude, mort, aspiration au repos existentiel ; les galanteries amoureuses ; l'amour perdu, avec l'aréopage des regrets, des nuits sans sommeil, mais aussi du dépit et de la rancune ; la musique ; la nature ; enfin, la métapoésie, c'est-à-dire des poèmes sur l'écriture poétique elle-même, sur le sujet poétique (en particulier, l'idéal féminin), avec parfois des éléments platoniciens qui touchent au symbolisme.

Christian Rinderknecht

# Chapitre 3

## Rimes

### 1 [XLVIII]

Comme s'arrache le fer d'une plaie,<sup>1</sup>  
j'arrachai son amour de mes entrailles,  
bien que je sentis ce faisant  
que je m'arrachais la vie avec lui.

De l'autel que je lui dressai dans mon âme,  
la volonté abattit son image,  
et la lumière de la foi qui en elle brûlait  
s'éteignit devant l'autel désert.

Son image tenace revient encore à mon esprit  
pour combattre ma détermination...  
Quand pourrai-je dormir de ce sommeil  
où s'achève le rêve ?

### 2 [XLVII]

Je me suis penché sur les gouffres béants  
de la terre et du ciel,  
et j'en ai vu la fin avec les yeux  
ou la pensée.

Mais hélas ! je parvins à l'abîme d'un cœur  
et je m'inclinai un moment,

---

1. Le thème de la blessure par arme blanche est récurrent chez Bécquer. Voir les rimes 16, 28 et 77.

et mon âme et mes yeux se troublèrent,  
si profond et si noir il était !

### 3 [XLV]

À la clef d'un arc mal assuré,  
aux pierres rougies par le temps,  
campait le blason gothique,  
œuvre d'un rude ciseau.

Panache de son heaume de granit,  
le lierre qui pendait autour  
ombrait l'écu où une main  
tenait un cœur.

Pour le contempler en ce lieu désert,  
nous nous arrêtâmes tous deux :  
et cela, me dit-elle, est le parfait emblème  
de mon amour constant.

Hélas ! Ce qu'elle me dit alors était vrai :  
vrai que le cœur,  
elle l'aurait sur la main, partout...  
mais dans la poitrine, non.

### 4 [XXXVIII]

Les soupirs sont air, et à l'air ils vont.  
Les larmes sont eau, et à la mer elles vont.  
Dis-moi, ma demoiselle : quand l'amour s'oublie,  
sais-tu où il va ?

### 5 [LXXII]

#### *Première voix*

Les ondes ont une vague harmonie ;  
les violettes, une suave odeur ;  
les brumes d'argent, la froide nuit ;  
la lumière et l'or, le jour ;  
moi, quelque chose de meilleur :  
moi, j'ai l'*Amour* !



*Deuxième voix*

Brise<sup>2</sup> de liesse, nuée radieuse,  
 vague d'envie qui baise le pied,  
 île de songes où repose  
 l'âme inassouvie.  
 Douce ivresse,  
 c'est la *Gloire*.

*Troisième voix*

Braise allumée est le trésor,  
 ombre qui fuit la vanité.  
 Tout est mensonge : la gloire, l'or ;  
 seul ce que moi j'adore  
 est vrai :  
 la *Liberté* !

Ainsi passaient les bateliers en chantant  
 l'éternelle chanson,  
 et l'écume sautait aux coups de rame,  
 blessée par le soleil.

*T'embarques-tu ?*, me criaient-ils. Et moi, souriant,  
 je leur dis au passage :  
 « J'ai déjà embarqué. », et je leur pointai  
 mes habits étendus qui séchaient encore sur la plage.

## 6 [XVIII]

Fatiguée par la danse,  
 la couleur ardente, le souffle court,  
 appuyée à mon bras,  
 elle s'arrêta à un bout du salon.

Parmi la gaze légère  
 que soulevait son sein palpitant,  
 une fleur était bercée  
 d'un mouvement doux et mesuré.<sup>3</sup>

---

2. *aura*, dans la poésie espagnole du XIX<sup>e</sup> siècle, désignait un vent doux. Nous traduisons parfois par *zéphyr*. Voir rimes 27 et 60.

3. Le motif de la fleur au décolleté se retrouve à la rime 19.

Comme dans un berceau de nacre  
 que pousse la mer et caresse le zéphyr,  
 peut-être dormait-elle là-bas du souffle  
 de ses lèvres entrouvertes.

Oh ! Qui, pensai-je, pourrait ainsi  
 laisser filer le temps !  
 Oh ! Si les fleurs dorment,  
 quel sommeil si doux !

### 7 [XXVI]

Je vais contre mes intérêts en le confessant.  
 Néanmoins, mon aimée,  
 je pense comme toi qu'une ode est seule bonne  
 écrite au dos d'un chèque.  
 Il ne manquera pas quelque sot qui, en l'entendant,  
 ne se signe et dise :  
*Femme, à la fin du dix-neuvième siècle,*  
*matérielle et prosaïque* Sottises !  
 Des voix qui font courir quatre poètes  
 qui se drapent en hiver avec une lyre !  
 Aboiements des chiens à la lune !  
 Tu sais et je sais qu'en cette vie,  
 celui qui *l'écrit* avec génie est très rare,  
 et qu'avec de l'or, quiconque *fait* de la poésie.

### 8 [LVIII]

Veux-tu éviter l'amertume de la lie  
 de ce nectar délicieux ?  
 Alors hume-le, approche-le de tes lèvres  
 et écarte-le ensuite.

Veux-tu que nous gardions un doux  
 souvenir de cet amour ?  
 Alors aimons-nous aujourd'hui, et demain  
 disons-nous adieu ! <sup>4</sup>

---

4. Le thème de l'amour d'un soir se retrouve aux rimes 9 et 73, qui offrent un contraste à l'image d'Épinal d'un poète transi d'amour infini.

## 9 [LV]

Dans le tumulte discordant de l'orgie,  
l'écho d'un soupir  
caressa mon oreille  
comme une note de musique lointaine.

L'écho d'un soupir que je connais,  
formé d'une haleine que j'ai bue,  
parfum d'une fleur qui croît cachée  
dans un cloître sombre.<sup>5</sup>

Mon adorée d'un jour, ma tendre, me dit :  
— À quoi penses-tu ?  
— À rien... — À rien, et tu pleures ?  
— J'ai la tristesse gaie et le vin triste.<sup>6</sup>

## 10 [XLIV]

Comme dans un livre ouvert,  
je lis dans le fond de tes pupilles.  
À quoi bon feignent les lèvres  
des rires que démentent les yeux ?

Pleure ! N'ai honte  
de confesser que tu m'aimas un peu.  
Pleure ! Personne ne nous voit.  
Vois : je suis un homme... et je pleure aussi.

## 11 [I]

Je sais un hymne géant et étrange  
qui annonce dans la nuit de l'âme<sup>7</sup> une aurore,  
et ces pages sont de cet hymne  
des cadences que l'air dilate dans l'ombre.

---

5. Cette rime contribue au thème de la novice hors d'atteinte. Voir les rimes 24 et 59.

6. Le thème de l'amour d'un soir se retrouve aux rimes 8 et 73, qui offrent un contraste à l'image d'Épinal d'un poète transi d'amour infini.

7. La « nuit obscure de l'âme » est une expression de Jean de la Croix. Elle désigne l'épreuve de l'absence de Dieu chez le mytique. Cf. rime 56.

Je voudrais l'écrire, domptant  
de l'homme la rebelle langue mesquine,  
avec des mots qui soient à la fois  
soupirs et rires, couleurs et notes.<sup>8</sup>

Mais vaine est la lutte : il n'est aucune mesure  
qui puisse l'enfermer, et c'est à peine, ô ma belle !  
si je puis te le conter seul à seul à l'oreille  
en tenant tes mains dans les miennes.

### 12 [L]

Comme le sauvage aux mains malhabiles  
fait à discrétion un dieu d'un tronc,  
et ensuite devant son œuvre s'agenouille,  
cela nous le fîmes toi et moi.

Nous donnâmes forme réelle à un fantôme,  
invention ridicule de l'esprit,  
et, l'idole une fois là, nous sacrifiâmes  
notre amour sur son autel.

### 13 [VII]

Dans l'angle obscur du salon,  
de son maître peut-être oubliée,  
silencieuse et couverte de poussière,  
trônait la harpe.

Que de notes dormaient sur ses cordes,  
comme dorment les oiseaux sur les branches,  
attendant la main de neige  
qui les fait s'envoler !

Hélas ! pensai-je. Que de fois le génie  
ainsi dort-il au fond de l'âme,  
et attend une voix, comme Lazare,  
qui lui dise : *Lève-toi et marche !*

---

8. Le narrateur envisage ici la synesthésie poétique comme issue pour exprimer l'inexprimable « hymne » du premier quatrain. (Bécquer maîtrisait le dessin et la musique.)

## 14 [XLIX]

Parfois je la rencontre de par le monde  
 et elle passe près de moi ;  
 et elle passe en souriant, et je dis :  
*Comment peut-elle rire ?*

Puis point à ma lèvre un autre sourire,  
 masque de la douleur,  
 et je pense alors : *Peut-être rit-elle*  
*comme je ris moi-même.*

## 15 [II]

*Saeta*<sup>9</sup> qui traverse en volant,  
 lancée au hasard  
 sans qu'on ne sache  
 où, tremblante, elle se plantera ;

feuille sèche de l'arbre  
 emportée par la bourrasque,<sup>10</sup>  
 et on ne devine le sillon  
 où elle retombera ;

vague géante que le vent  
 enfle et pousse dans la mer,  
 et roule et passe, et ne sait  
 quel rivage elle va cherchant ;

lueur qui, prête à s'éteindre,  
 brille en ronds tremblants,  
 et l'on ne sait d'entre-eux  
 lequel sera le dernier :

c'est moi<sup>11</sup> qui, au hasard,

---

9. Courte prière chantée depuis les balcons au passage des trônes portant des scènes de la Passion du Christ, pendant la Semaine Sainte, principalement en Andalousie. L'étymologie est le latin *sagitta*, signifiant *flèche*, d'où la métaphore qui suit.

10. Il pourrait s'agir aussi, au sens propre, du *vendaval*, un vent du sud soufflant sur la vallée du Guadalquivir, qui traverse Séville, la ville de Bécquer, mais la version publiée dans *El Museo Universal* indique *huracán* (ouragan), d'où notre choix.

11. La longue accumulation d'images de la nature sans référent se résout ici.

traverse le monde sans penser  
d'où je viens, ni où  
mes pas me mèneront.<sup>12</sup>

### 16 [XLII]

Quand on me le conta, je sentis le froid  
d'une lame d'acier dans les entrailles ;<sup>13</sup>  
je m'appuyai contre le mur, et un instant  
je perdis la conscience du lieu où j'étais.

La nuit s'abattit sur mon être ;  
d'ire et de pitié s'inonda mon âme  
et je compris pourquoi on pleure,  
et je compris pourquoi on tue !

Le nuage de douleur passa... Avec peine  
je parvins à balbutier de brèves bagatelles.<sup>14</sup>  
Et qui me donna la nouvelle ? Un ami fidèle.  
Il m'avait rendu un grand service. Je le remerciai.

### 17 [LIX]

Moi, je sais quel est l'objet  
de tes soupirs ;  
Moi, je sais la cause de ta douce  
et secrète langueur.

Tu ris ? Un jour  
tu sauras, petite, pourquoi.  
Toi, tu le soupçonnes  
et moi je le sais.

Moi, je sais quand tu rêves  
et ce qu'en songe tu vois.

12. Le thème du destin incertain se retrouve dans les rimes 60 et 67.

13. Le thème de la blessure par arme blanche est récurrent chez Bécquer. Voir les rimes 1, 28 et 77.

14. L'allitération suggère le balbutiement et se trouve dans l'original : *logré balbucear breves palabras*.

Comme dans un livre je peux lire  
sur ton front ce que tu tais.

Tu ris ? Un jour  
tu sauras, petite, pourquoi.  
Toi, tu le soupçonnes  
et moi je le sais.

Moi, je sais pourquoi tu souris  
et pleures à la fois ;  
moi, je pénètre les recoins mystérieux  
de ton âme de femme.

Tu ris ? Un jour  
tu sauras, petite, pourquoi.  
Pendant que tu éprouves tant et ne sais rien,  
moi, qui ne ressens plus rien, je sais tout.

## 18 [LXVII]

Quelle merveille que de voir le jour  
se lever, couronné de feu,  
et, à son baiser enflammé,  
voir briller les vagues et s'incendier l'air !

Quelle merveille, après la pluie,  
dans le soir bleuté de l'automne triste,  
que de respirer le parfum  
des fleurs humides jusqu'à satiété !

Quelle merveille, quand la blanche neige  
tombe silencieusement en flocons,  
que de voir s'agiter les langues rougeâtres  
des flammes inquiètes !

Quelle merveille, après la fatigue,  
que de bien dormir, et ronfler comme un sous-chantre,<sup>15</sup>  
et manger, et grossir... Et quel malheur<sup>16</sup>  
que cela seulement ne suffise pas !

---

15. Officier du chœur, subordonné au chantre.

16. Une fameuse correction indique l'opposé : «bonheur».

## 19 [XXII]

Comment vit encore cette rose  
 que tu as prise contre ton cœur ? <sup>17</sup>  
 Avant de la contempler,  
 jamais je n'avais vu de fleur sur un volcan.

## 20 [LVI]

Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui,  
 et toujours pareil !  
 Un ciel gris, un horizon éternel,  
 et marcher... marcher.

Le cœur battant la mesure  
 comme une machine stupide ; <sup>18</sup>  
 l'intelligence obtuse du cerveau  
 endormie dans un recoin.

L'âme, dans son ambition du Paradis,  
 le cherche sans foi.  
 Fatigue sans objet, vague qui roule  
 sans savoir pourquoi.

La voix, d'un ton égal,  
 chante incessamment le même chant.  
 La goutte d'eau monotone qui tombe,  
 et tombe, sans cesse.

Ainsi vont les jours, filant  
 les uns après les autres,  
 aujourd'hui comme hier... et tous  
 sans plaisir ni douleur.

Hélas ! Parfois je me souviens en un soupir  
 d'une affliction ancienne.  
 Amère est la douleur, mais au moins  
 souffrir est vivre !

---

17. Le motif de la fleur au décolleté se retrouve à la rime 6.

18. Le thème du cœur-machine se retrouve à la rime 44.



## 21 [XXI]

Qu'est la poésie ? dis-tu en plantant  
 dans mes yeux tes yeux bleus.  
 Qu'est la poésie ! Et toi tu me le demandes ?  
 La poésie... c'est toi.<sup>19</sup>

## 22 [XXIII]

Pour un regard, un monde ;  
 pour un sourire, un ciel ;  
 pour un baiser... j'ignore  
 que t'offrir pour un baiser !

## 23 [LXXV]

Serait-il vrai que, quand le sommeil touche  
 nos yeux de ses doigts de rose,  
 l'âme s'enfuit en vol pressé  
 de la prison qu'elle habite ?

Serait-il vrai que, hôte des brumes,  
 au souffle ténu de la brise nocturne,  
 elle monte, ailée, à la région vide  
 pour en rencontrer d'autres ?

Et là, dévêtue de la forme humaine,  
 là, les liens terrestres rompus,  
 elle habite de brèves heures  
 le monde silencieux de l'idée ?

Et qu'elle rit et pleure, et exècre et aime,  
 et conserve un visage de douleur et joie,  
 pareil à celui que laisse un météore  
 quand il traverse le ciel ?

Moi, je ne sais si ce monde de visions  
 vit hors de nous ou en nous :  
 ce que je sais, c'est que je connais maintes gens  
 que je ne connais pas.

---

19. La rime la plus célèbre du recueil. On peut la rapprocher de la rime 39 dans sa recherche d'une définition de la poésie, fondée sur l'expression du sentiment incarné par les femmes.

## 24 [LXXIV]

Les habits défaits,  
les épaules nues,  
deux anges veillaient  
sur le linteau doré de la porte.

Je m'approchai des fers forgés  
qui défendent l'entrée  
et, des doubles grilles,  
je la vis au fond, confuse et blanche.

Je la vis comme l'image  
qui passe en rêverie,  
comme un rai de lumière ténu et diffus  
qui passe parmi les ténèbres.

Je sentis mon âme pleine  
d'un désir ardent ;  
comme attire un abîme, ce mystère  
vers lui m'entraînait.

Mais hélas ! le regard des anges  
semblait me dire :  
*Le seuil de cette porte,*  
*seul Dieu le franchit !*<sup>20</sup>

## 25 [VIII]

Quand je regarde l'horizon bleu  
se perdre au lointain,  
au travers d'une gaze de poussière  
dorée et inquiète,

je crois possible de m'arracher  
du sol misérable  
et flotter avec la brume dorée  
en atomes légers,  
défait comme elle.

---

20. Cette rime contribue au thème de la novice hors d'atteinte. Voir les rimes 9 et 59.

Quand je vois de nuit, dans le fond  
obscur du ciel,  
trembler les étoiles comme d'ardents  
iris de feu,

je crois possible de m'envoler  
là où elles brillent,  
et m'inonder de leur lumière  
et, en un feu qui a pris,  
me fondre avec elles en un baiser.

Sur la mer de doute où je vogue,  
je ne sais même pas ce que je crois ;  
pourtant ces désirs me disent  
que je porte quelque chose  
de divin, ici, en moi.

## 26 [XLI]

Tu étais l'ouragan et moi la haute  
tour qui défie son pouvoir :  
tu devais te fracasser ou m'abattre...  
Impossible !

Tu étais l'océan et moi la roche  
dressée qui attend son va-et-vient :  
tu devais te briser ou m'arracher...  
Impossible !

Belle, toi ; moi, altier ; habitués  
l'un à l'emporter, l'autre à ne pas céder :  
étroite, la sente ; inévitable, le choc...  
Impossible !<sup>21</sup>

## 27 [IX]

Le zéphyr<sup>22</sup> qui gémit faiblement

---

21. Cette rime s'inscrit dans le thème dialogique «toi et moi» que l'on retrouve dans la rime 33, mais ici avec discordance et opposition.

22. *aura*, dans la poésie espagnole du XIX<sup>e</sup> siècle, désignait un vent doux. Nous traduisons parfois par *brise*. Voir rimes 5 et 60.

baise les ondes légères qu'il plisse en jouant ;  
 le soleil baise la nuée à l'occident  
 jusqu'à ce que, de pourpre et d'or, il la nuance ;  
 la flamme à l'entour du tronc ardent  
 s'étale en baisant une autre flamme,  
 et jusqu'au saule pesant, qui se penche  
 vers la rivière qui le baise, renvoie un baiser.

### 28 [XXXVII]

Je mourrai avant toi : caché  
 dans les entrailles déjà  
 je porte le fer avec lequel ta main ouvre  
 la large blessure mortelle.<sup>23</sup>

Je mourrai avant toi et mon âme,  
 dans son entêtement tenace,  
 s'assiera aux portes de la mort,  
 t'attendant là-bas.

Avec les heures, les jours ; avec les jours,  
 les années s'envoleront ;  
 et tu frapperas à cette porte enfin...  
 Qui peut ne pas frapper ?

Puis la terre gardera  
 tes fautes et ta dépouille,  
 tu te laveras dans les ondes de la mort  
 comme dans un autre Jourdain ;<sup>24</sup>

là-bas, où le murmure de la vie  
 va mourir en tremblant,  
 comme la vague va en silence  
 expirer sur le rivage ;

là-bas, où le sépulcre qui se ferme  
 ouvre une éternité,

---

23. Le thème de la blessure par arme blanche est récurrent chez Bécquer. Voir les rimes 1, 16 et 77.

24. Référence au baptême de Jésus par Jean le Baptiste, sauf que ce sont ici les eaux de la mort.

tout ce que nous deux avons tu  
nous devons en parler, là-bas.

### 29 [XIII]

Tes yeux sont bleus et, quand tu ris,  
leur clarté suave me rappelle  
l'éclat tremblant du matin  
qui se reflète dans la mer.

Tes yeux sont bleus et, quand tu pleures,  
les larmes transparentes en eux  
me semblent gouttes de rosée  
sur une violette.

Tes yeux sont bleus et, si irradie une idée  
comme un point de lumière au fond,  
elle paraît une étoile perdue  
dans le ciel de l'après-midi.<sup>25</sup>

### 30 [XXXI]

Notre passion fut une tragique saynète  
dont l'absurde fable  
fait jaillir rires et pleurs,  
le comique et le grave confondus.

Mais le pire de cette histoire fut  
qu'à la fin de l'acte,  
à elle échurent larmes et rires,  
et à moi seulement les larmes.

### 31 [XXV]

---

25. Il s'agit de la première rime publiée par l'auteur, le 17 décembre 1859, sous le titre :  
« Imitación de Byron », en référence à des vers de Lord Byron dans *Hebrew Melodies* (1815).

Quand t'enveloppent dans la nuit<sup>26</sup>  
les ailes de tulle du sommeil  
et que tes cils tendus  
imitent des arcs d'ébène,

pour écouter les battements  
de ton cœur inquiet  
et sentir ta tête endormie  
pencher sur ma poitrine,

je donnerais, mon amour,  
tout ce que je possède :  
la lumière, l'air  
et la pensée !

Quand tes yeux se fixent<sup>27</sup>  
sur un objet invisible  
et le reflet d'un sourire  
illumine tes lèvres,

pour lire sur ton front  
la pensée secrète  
qui passe comme un nuage marin  
sur le large miroir,

je donnerais, mon amour,  
tout ce que je désire :  
la renommée, l'or,  
la gloire, le génie !

Quand ta langue devient muette,<sup>28</sup>  
et ton haleine se presse,  
et tes joues s'allument,  
et tu entrouvres tes yeux noirs,

pour voir entre tes cils  
briller d'un feu humide  
l'étincelle ardente qui jaillit  
du volcan des désirs,

---

26. Le premier don est la femme endormie, dont on retrouve la figure à la rime 63.

27. Le second don est la femme contemplative, dont on retrouve la figure à la rime 17.

28. Le dernier don est la femme qui offre son désir à son amant, le narrateur.

je donnerais, mon amour,  
 tout ce que en quoi j'espère :  
 la foi, l'âme,  
 la terre, le ciel !<sup>29</sup>

### 32 [LVII]

Cette carcasse d'os et de peau  
 se fatigue à la fin de tant promener une tête folle,  
 et je ne le regrette pas,  
 car, bien qu'il soit vrai que je ne sois pas vieux,

de la part de vie qu'il me revient  
 de la vie du monde,  
 j'ai fait un tel usage à mes dépens que je jurerais  
 avoir condensé un siècle en chaque jour.

Ainsi, si je mourais à l'instant,  
 je ne pourrais dire que je n'ai vécu ;  
 si le vêtement paraît neuf par dehors  
 je sais qu'il a vieilli par dedans.

Il a vieilli, oui ; malgré mon étoile !  
 mon ardeur dolente le dit suffisamment ;  
 c'est qu'il est des douleurs qui gravent sur le cœur  
 leurs empreintes horribles au lieu du front.

### 33 [XXIV]

Deux rouges langues de feu  
 qui, enlacées au même tronc,  
 s'approchent et, en se baisant,  
 forment une seule flamme ;

deux notes que la main fait jaillir  
 du luth en même temps,  
 et qui, dans l'espace, se réunissent

---

29. À chaque don de la femme, chacun plus précieux, le narrateur offre en échange des biens de plus en plus précieux.

et s'embrassent en harmonie ;

deux vagues qui viennent ensemble  
mourir sur une plage  
et, en se brisant, se couronnent  
d'un panache d'argent ;

deux lambeaux de vapeur  
qui s'élèvent du lac,  
et, en se joignant dans le ciel,  
forment un nuage blanc ;

deux idées qui surgissent de pair,  
deux baisers qui éclatent de concert,  
deux échos qui se confondent...  
ainsi sont nos deux âmes.<sup>30</sup>

### 34 [XLIII]

J'écartai la lampe et au bord  
du lit défait je m'assis,  
muet, sombre, les pupilles immobiles  
plantées dans le mur.

Combien de temps restai-je ainsi ? Je ne sais ;  
quand me quitta l'horrible ivresse de douleur,  
la lueur expirait et sur mes balcons  
le soleil riait.

Je ne sais non plus, en de si terribles heures,  
à quoi je pensais ou ce qui me traversa ;  
je me souviens seulement avoir pleuré et maudit,  
et avoir vieilli cette nuit-là.<sup>31</sup>

### 35 [LII]

---

30. Cette rime s'inscrit dans le thème dialogique «toi et moi» que l'on retrouve dans la rime 26, mais avec harmonie ici.

31. À rapprocher de la rime 16.



Lames géantes qui vous brisez en mugissant  
sur les rivages déserts et lointains :  
enveloppé dans le drap d'écumes,  
emportez-moi avec vous !

Rafales d'ouragans qui arrachent  
de la grande forêt les feuilles mortes :  
entraîné dans l'aveugle tourbillon,  
emportez-moi avec vous !

Nuées de tempête que rompt l'éclair  
et qui ornez les orles défaites en feu :  
enlevé parmi la brume obscure,  
emportez-moi avec vous !

Emportez-moi, par pitié, là où le vertige  
m'arracherait la mémoire et la raison.  
Par pitié ! J'ai peur de rester  
seul à seul avec ma douleur !

### 36 [LIV]

Quand nous évoquons à nouveau  
les heures fugaces du passé,  
une larme tremblante brille,  
prompte à glisser sur ses cils noirs.

Et, enfin, elle glisse et tombe comme goutte  
de rosée à la pensée que,  
tel ce jour pour hier, pour ce jour demain,  
tous deux nous soupirerons à nouveau.

### 37 [XX]

Elle sait, si parfois ses lèvres rouges  
sont brûlées par une atmosphère invisible,  
que l'âme qui peut parler avec les yeux  
peut aussi embrasser avec le regard.<sup>32</sup>

---

32. À rapprocher de la rime 43.

## 38 [LIII]

Elles reviendront, les obscures hirondelles,  
 pendre leurs nids à ton balcon  
 et, à nouveau, avec leurs ailes  
 elles toqueront aux carreaux en jouant.

Mais celles qui réfrénaient leur vols  
 en contemplant ta beauté et mon bonheur,  
 celles qui apprirent nos noms...  
 celles-ci ne reviendront pas !

Ils reviendront, les épais chèvrefeuilles,  
 escalader les murs de ton jardin,  
 et, à nouveau, leurs fleurs s'ouvriront le soir,  
 encore plus belles.

Mais celles figées par la rosée,  
 dont nous regardions les gouttes trembler  
 et tomber comme larmes du jour...  
 celles-ci ne reviendront pas !

Ils reviendront, les mots ardents de l'amour  
 sonner à ton oreille,  
 ton cœur se réveillera peut-être  
 de son profond sommeil.

Mais, muet et absorbé et à genoux,  
 comme on adore Dieu devant son autel,  
 comme moi je t'ai aimée..., détrompe-toi,  
 ainsi personne ne t'aimera plus.<sup>33</sup>

## 39 [IV]

Ne dites pas que, épuisé son trésor,  
 faute de sujet, la lyre s'est tue :  
 il pourrait ne pas y avoir de poètes,  
 mais toujours il y aura la poésie.

Tant que les ondes embrasées

---

33. La plus célèbre des rimes, avec la rime 21.

de la lumière palpiteront aux baisers,  
 tant que le soleil vêtira  
 les nuées déchirées de feu et d'or ;  
 tant que l'air portera en son giron  
 parfums et harmonies ;<sup>34</sup>  
 tant qu'il aura un printemps au monde,  
 il y aura la poésie !

Tant que la science échouera à découvrir  
 la source de la vie,  
 et qu'en mer ou au ciel il y aura un abîme  
 qui résiste au calcul ;  
 tant que l'humanité, toujours progressant,  
 ne saura où elle va ;  
 tant qu'il aura un mystère pour l'homme,  
 il y aura la poésie !

Tant que l'on sentira l'âme se réjouir  
 sans que les lèvres ne rient ;  
 tant que l'on pleurera sans que le sanglot  
 ne vienne troubler la pupille ;  
 tant que le cœur et la tête  
 continueront à batailler ;  
 tant qu'il y aura espoirs et souvenirs,  
 il y aura la poésie !

Tant qu'il y aura des yeux qui reflètent  
 les yeux qui les regardent,  
 tant que répondra la lèvre soupirant  
 à la lèvre qui soupire ;  
 tant que deux âmes en un baiser  
 confondues pourront se toucher ;  
 tant qu'il existera une femme splendide,  
 il y aura la poésie !

#### 40 [XXX]

Une larme poignait à ses yeux  
 et une phrase de pardon à mes lèvres ;

---

34. Voir rime 57.

l'orgueil parla et son pleur s'assécha,  
et la phrase sur mes lèvres expira.

Je vais mon chemin ; elle, un autre ;  
mais en repensant à notre amour mutuel,  
je dis encore : *Pourquoi n'ai-je rien dit ce jour-là ?*  
et elle doit se dire : *Pourquoi n'ai-je pas pleuré ?*

#### 41 [LX]

Ma vie est une friche ;  
fleur que je touche s'effeuille.  
Sur mon chemin fatal,  
on va semant le mal  
pour que moi je le recueille.

#### 42 [III]

Secousse étrange  
qui agite les idées,  
comme ouragan qui pousse  
les vagues au galop ;

murmure qui dans l'âme  
s'élève et va croissant,  
comme volcan sourd qui  
annonce qu'il va s'embraser ;

silhouettes difformes  
d'êtres impossibles ;  
paysages apparaissant  
comme au travers d'un tulle ;

couleurs qui se marient  
et imitent dans l'air  
les atomes de l'iris  
qui nagent dans la lumière ;

idées sans paroles,  
paroles insensées ;

cadences sans rythme  
ni mesure ;

souvenirs et désirs  
de ce qui n'existe pas ;  
transports de joie,  
envies de pleurer ;

activité nerveuse  
qui erre sans emploi,  
sans rênes qui guident  
ce cheval ailé ;

folie que l'âme  
exalte et enflamme,  
ivresse divine  
du génie créateur...

Telle est l'inspiration !

Voix géante qui ordonne  
le chaos dans le cerveau,  
et, parmi les ombres, fait  
paraître la lumière ;

brillante rêne d'or  
qui, puissante, freine  
de l'esprit exalté  
le coursier volant ;<sup>35</sup>

fil de lumière qui noue  
les pensées en gerbes,  
soleil qui rompt les nuées  
et atteint le zénith ;

main intelligente  
qui parvient à réunir  
les mots indociles  
en un collier de perles ;

---

35. Allusion à la mythologie grecque, où le héros Bellérophon reçoit de la déesse Athéna des rênes d'or pour dompter Pégase, le cheval ailé.

rythme harmonieux  
qui enserre dans la mesure  
les notes fugitives  
avec cadence et nombre ;

ciseau qui mord dans le bloc,  
modelant la statue,  
et la beauté plastique  
ajoute à l'idéale ;

atmosphère où tournent  
les idées en ordre,  
tels des atomes que réunit  
une attraction secrète ;

torrent où la fièvre  
éteint sa soif ;  
oasis qui à l'esprit  
rend sa vigueur...

Telle est notre raison !

Avec ces deux toujours en lutte  
et des deux vainqueur,  
tant il n'est donné qu'au génie  
de les mettre sous le même joug.

### 43 [XVI]

Si, quand les clochettes bleues de ton balcon  
se bercent,  
tu crois qu'en soupirant passe le vent  
qui murmure,  
sache que, caché parmi les feuilles vertes,  
moi je soupire.

Si, quand résonne confusément derrière toi  
une vague rumeur,  
tu crois qu'une voix lointaine t'a appelé  
par ton nom,  
sache que, parmi les ombres qui t'entourent,

moi je t'appelle.

Si, quand ton cœur craintif se trouble  
 en pleine nuit,  
 tu sens sur tes lèvres une haleine  
 qui embrase,  
 sache que, bien que invisible à tes côtés,  
 moi je respire.

#### 44 [LXXVII]

Tu dis que tu as un cœur, et tu le dis  
 seulement parce que tu sens ses battements.  
 Ce n'est pas un cœur... C'est une machine<sup>36</sup>  
 qui, au rythme de son mouvement, fait du bruit.

#### 45 [LXI]

En voyant mes heures lentes  
 de fièvre et d'insomnie défiler :  
 au bord de ma couche,  
 qui s'assiéra ?

Quand ma main tremblante  
 se tendra, prête à expirer :  
 cherchant une main amie,  
 qui la serrera ?

Quand la mort dépolira  
 le cristal de mes yeux :  
 mes paupières encore ouvertes,  
 qui les clora ?

Quand la cloche sonnera  
 (si elle sonne à mon enterrement) :  
 une prière en l'entendant,  
 qui la murmurerà ?

Quand mes pâles restes

---

36. Le thème du cœur-machine se retrouve à la rime 20.

opprimeront la terre enfin :  
sur la fosse oubliée,  
qui viendra pleurer ?

Enfin, le jour suivant,  
quand le soleil brillera à nouveau :  
de mon passage de par le monde,  
qui se souviendra ?

## 46 [X]

Les invisibles atomes de l'air  
alentour palpitent et s'enflamment,  
le ciel se défait en rayons d'or,  
la terre frémit de joie ;  
j'entends, flottant sur des ondes d'harmonie,  
rumeurs de baisers et battements d'ailes,  
et mes paupières se closent... Qu'arrive-t-il ?  
— C'est l'amour qui passe !

## 47 [LXV]

Vint la nuit et point d'asile ;  
et j'eus soif !... Je bus mes larmes.  
Et j'eus faim !... Je fermai mes yeux enflés  
pour mourir.

Étais-je dans un désert ? Bien qu'à mon oreille  
parvenait le rauque bouillonnement de la multitude,  
j'étais orphelin et pauvre. Le monde était  
un désert... pour moi !

## 48 [LXXVIII]

Feignant des réalités  
avec l'ombre vaine,  
l'Espoir va,  
devant le Désir.

Et ses mensonges,  
comme le Phénix, renaissent  
de ses cendres.



## 49 [LXIX]

Nous naissons de l'éclair lorsqu'il brille,  
et son éclat perdure encore quand nous mourons :  
si courte est la vie !

Nous courons après gloire et amour,  
ombres d'un rêve que nous poursuivons :  
s'éveiller est mourir !<sup>37</sup>

## 50 [XVII]

Aujourd'hui la terre et les cieux me sourient,  
aujourd'hui le soleil atteint le fond de mon âme,  
aujourd'hui je l'ai vue..., je l'ai vue et elle m'a regardé...  
Aujourd'hui je crois en Dieu !

## 51 [XI]

— Je suis ardente, je suis brune,  
je suis le symbole de la passion ;  
mon âme est pleine de désirs de jouissance.  
Est-ce moi que tu cherches ?

— Ce n'est pas toi, non.

— Mon front est pâle, mes tresses d'or ;  
je peux t'offrir des bonheurs sans fin ;  
je garde un trésor de tendresse.  
Est-ce moi que tu appelles ?

— Ce n'est pas toi, non.

— Je suis un songe, fantôme  
impossible et vain de brume et lumière ;  
je suis incorporelle, je suis intangible,  
je ne puis t'aimer.

— Oh ! viens, toi, viens !

---

37. Référence à l'œuvre de Calderón de la Barca, *La vida es sueño* (la vie est un rêve) (1635).

## 52 [XIX]

Quand sur ta poitrine tu penches  
 un front mélancolique,  
 tu me sembles  
 un lys brisé,<sup>38</sup>

car, en te donnant la pureté,  
 qui est un symbole céleste,  
 comme lui te fit Dieu  
 d'or et de neige.

## 53 [XXIX]

*La bocca mi baciò tutto tremante.*<sup>39</sup>

DANTE

Sur sa jupe elle tenait  
 le livre ouvert,  
 ses boucles noires  
 touchaient ma joue :  
 nous ne voyions pas les lettres,  
 aucun des deux, je crois,  
 mais nous gardions  
 un profond silence.  
 Combien cela dura ? Ni alors  
 je ne pus le savoir.  
 Je sais seulement qu'on n'entendait  
 rien d'autre que l'haleine  
 pressée qui s'échappait  
 des lèvres sèches,  
 je sais seulement que nous nous tournâmes  
 les deux en même temps,  
 et nos yeux se trouvèrent,  
 et retentit un baiser !

---

38. Voir les rimes 83 et 85.

39. Mise en abyme du chant V, vers 136, de l'*Enfer* de Dante : «[celui qui ne sera plus jamais séparé de moi] me baisa la bouche tout tremblant.». Dans ce passage, Francesca de Rimini relate au poète comment son amoureux, Paolo Malatesta, la baisa alors qu'ils lisaient *Lancelot du Lac*, où Lancelot baise Guenevièvre.

★ ★ ★

Le livre était l'œuvre de Dante,  
son *Enfer*.  
Quand nous y baissâmes les yeux,  
je dis, tremblant :  
— Comprends-tu maintenant qu'un poème  
tient dans un vers ?  
Et elle répondit, enflammée :  
— Je le comprends maintenant !

#### 54 [XXXVI]

Si l'on écrivait dans un livre  
l'histoire de nos préjugés,  
et si l'on effaçait de nos âmes autant  
que l'on effacerait de ses pages...  
Je t'aime tant encore : ton amour laissa  
sur ma poitrine des traces si profondes  
que si tu n'en effaçais qu'une,  
je les effacerais toutes !

#### 55 <sup>40</sup>

Une femme m'a empoisonné l'âme,  
une autre m'a empoisonné le corps ;  
aucune des deux ne vint me chercher ;  
moi, d'aucune des deux je ne me plains.

Comme le monde est rond, le monde tourne.  
Si demain, tournant, ce poison  
empoisonne à son tour, pourquoi m'accuser ?  
Puis-je donner plus que ce que l'on me donna ?

#### 56 [LXII]

---

40. Ce poème ne fut pas publié dans *Obras*, car probablement considéré comme étant inspiré de la muse de l'auteur, Julia Espín, mariée lors de la parution.

D'abord une aube tremblante et vague,  
un rai de lumière inquiète qui coupe la mer ;  
puis elle étincelle et croît et se dilate  
en une ardente explosion de clarté.

Le foyer brillant est la joie,  
l'ombre craintive est la peine ;  
Hélas ! Dans la nuit obscure de mon âme,<sup>41</sup>  
quand poindra le jour ?

## 57 [VI]

Comme la brise qui rafraîchit le sang  
sur le champ sombre des batailles,  
chargée de parfums et d'harmonies<sup>42</sup>  
dans le silence de la nuit, elle erre ;

symbole de la douleur et de la tendresse,  
dans l'horrible drame du barde anglais,  
la douce Ophélie,<sup>43</sup> la raison égarée,  
chante et cueille des fleurs en passant.

## 58 [XXVIII]

Quand, parmi l'ombre obscure,  
une voix perdue murmure,  
troublant sa triste paix ;  
si, au fond de mon âme,  
je l'entends résonner doucement,

dis-moi : est-ce le vent virevoltant  
qui se plaint, ou bien tes soupirs  
me parlent-ils d'amour en passant ?

Quand le soleil à ma fenêtre  
brille rouge au matin,

---

41. La « nuit obscure de l'âme » est une expression de Jean de la Croix. Elle désigne l'épreuve de l'absence de Dieu chez le mytique. Cf. rime 11.

42. Voir deuxième strophe de la rime 39.

43. Personnage de la pièce de Shakespeare *Hamlet*.

et mon amour évoque ton ombre ;  
si sur ma bouche je crois sentir  
l'impression d'une autre bouche,

dis-moi : est-ce que je délire aveuglément,  
ou bien un baiser m'envoie-t-il ton cœur  
dans un soupir ?

Et, dans le jour lumineux  
et la pleine nuit noire,  
si, dans tout ce qui entoure  
mon âme qui te désire,  
je crois te sentir et voir,

dis-moi : est-ce que je touche et respire  
en rêve, ou est-ce que, dans un soupir,  
tu me donnes ton haleine à boire ?

## 59 [LXX]

Combien de fois, au pied des murs  
moussus qui la gardent,  
n'ai-je entendu la clochette au creux de la nuit  
convoquer aux matines ?

Combien de fois la lune argentée traça  
ma triste silhouette  
jointe à celle du cyprès qui  
dépassa les murailles de son verger ?

Quand l'église se drapait d'ombres,  
combien de fois n'ai-je vu trembler  
l'éclat de la lampe  
sur les vitraux de son ogive ajourée ?

Bien que le vent sifflât  
dans les angles obscurs de la tour,  
je percevais sa voix vibrante et claire  
parmi les voix du chœur.<sup>44</sup>

---

44. Cette rime contribue au thème de la novice hors d'atteinte. Voir les rimes 9 et 24.

Dans les nuits d'hiver, si un poltron  
osait traverser la place déserte,  
il hâtait son pas  
quand il m'apercevait.

Et il ne manqua pas une vieille qui ne racontât  
au matin suivant  
que j'étais l'âme  
de quelque sacristain mort en pécheur.

À tâtons, je connaissais les recoins  
de l'atrium et de la façade ;  
les orties qui poussent là-bas  
peut-être gardent les empreintes de mes pieds.

Les hiboux effrayés, qui me suivaient  
de leurs yeux de flammes,  
 finirent par me considérer  
comme un bon camarade, avec le temps.  
À mon côté, les reptiles sans peur  
avançaient en rampant :  
je crois que même les saints de granit muets  
me saluaient !

### 60 [XV]

Voile flottant de brume légère,  
ruban plissé de blanche écume,  
rumeur sonore  
d'une harpe d'or,  
baiser du zéphyr <sup>45</sup>, onde de lumière,  
tu es cela.

Toi, ombre aérienne qui t'évanouis  
quand je crois enfin te saisir.  
Comme la flamme, comme le son,  
comme la brume, comme le gémississement  
du lac bleu !

---

45. *aura*, dans la poésie espagnole du XIX<sup>e</sup> siècle, désignait un vent doux. Nous traduisons parfois par *brise*. Voir rimes 5 et 27.

En mer, onde sonore sans rivages ;  
 dans le vide, comète errante,  
 longue complainte  
 du vent rauque,  
 soif perpétuelle de mieux,  
 je suis cela.

Moi, qui dans mon agonie, vers tes yeux  
 tourne mes yeux jour et nuit ;  
 moi, qui, infatigable et dément,  
 cours après une ombre, la fille ardente  
 d'une vision !

### 61 [LXVIII]

Je ne sais ce que j'ai rêvé  
 la nuit dernière.  
 Triste, très triste dû être le rêve,  
 car, éveillé, l'angoisse perdurait.

En reprenant corps je notai  
 l'humidité de l'oreiller  
 et, pour la première fois, je sentis en le notant  
 mon âme s'emplir d'un plaisir amer.

Triste affaire qu'un rêve  
 qui nous arrache des pleurs ;  
 mais j'ai une joie dans ma tristesse :  
 je sais qu'il me reste encore des larmes.

### 62 [V]

Esprit sans nom,  
 indéfinissable essence,  
 je vis avec la vie  
 sans formes de l'idée.

Je nage dans le vide,  
 tremble dans le brasier solaire,  
 je palpite parmi les ombres

et flotte avec les brumes.

Je suis la frange d'or  
de la lointaine étoile,  
je suis de la haute lune  
la lumière tiède et sereine.

Je suis l'ardent nuage  
qui ondoie dans le couchant,  
je suis de l'astre errant  
le sillage lumineux.

Je suis neige sur les cimes,  
je suis feu sur les sables,  
onde bleue sur les mers  
et écume sur les rivages.

Dans le luth je suis note,  
parfum dans la violette,  
flamme fugace dans les tombes  
et lierre parmi les ruines.

Je chante avec l'alouette  
et bourdonne avec l'abeille ;  
j'imité les bruits  
qui résonnent en pleine nuit.<sup>46</sup>

Je tonne dans le torrent,  
et siffle dans la foudre,  
et aveugle dans l'éclair,  
et rugis dans la tempête.

Je ris sur les collines,  
susurre dans les herbes hautes,  
souple dans l'onde pure,  
et pleure sur les feuilles sèches.

J'ondule avec les atomes  
de la fumée qui s'élève  
et monte lentement au ciel

---

46. Ce quatrain ne figure pas dans le manuscrit original, mais dans la publication dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)).



en spirales immenses.

Des fils dorés  
que les insectes suspendent  
aux arbres, je me berce  
d'une ardente sieste.

Je cours après les nymphes  
qui, dans le courant frais <sup>47</sup>  
de la rivière cristalline,  
s'ébattent nues.

Dans des bois de coraux  
qui tapissent de blanches perles,  
je poursuis dans l'océan  
les naïades légères.

Dans les cavernes concaves  
où le soleil ne pénètre jamais,  
me mêlant aux gnomes,  
je contemple leurs richesses.

Je cherche des siècles  
les traces effacées,  
et je sais de ces empires  
dont il ne reste même pas le nom. <sup>48</sup>

Je poursuis en un brusque vertige  
les mondes qui voltigent,  
et ma pupille embrasse  
la création entière. <sup>49</sup>

Je sais de ces régions  
qu'une rumeur n'atteint pas,  
et où d'informes astres

---

47. La publication dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) recense : « le courant inquiet ».

48. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « Je rencontre les traces effacées / de ces siècles, / dont il ne reste aucun souvenir / sur la face du globe. »

49. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « J'embrasse du regard / la création entière, / et poursuis en un brusque vertige / les astres qui voltigent. »

attendent un souffle de vie.

Je suis sur l'abîme  
le pont qui traverse,  
et l'échelle inconnue  
qui unit le ciel à la terre.<sup>50</sup>

Je suis l'anneau invisible  
qui assujettit  
le monde de la forme  
au monde de l'idée.

Enfin, je suis cet esprit,  
essence inconnue,<sup>51</sup>  
parfum mystérieux  
dont le vase est le poète.

### 63 [XXVII]

Éveillée, je tremble à ta vue ;  
assoupie, j'ose te regarder ;<sup>52</sup>  
c'est pour cela, âme de mon âme,  
que je veille pendant que tu dors.

Éveillée, tu ris et, en riant, tes lèvres  
inquiètes me semblent  
des éclairs carmins qui serpentent  
sur un ciel enneigé.

Assoupie, un léger sourire plisse  
les bords de ta bouche,  
suave comme le sillage brillant  
que laisse un soleil mourant...

Dors !

---

50. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « Je suis l'échelle inconnue / qui unit le ciel à la terre, / et ouvre à la pensée / un chemin vers d'autres sphères. »

51. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir [prensahistorica.mcu.es](http://prensahistorica.mcu.es)) : « l'essence du sentiment, »

52. On retrouve la figure de la femme endormie à la rime 31.

Éveillée, tu regardes et, en regardant, tes yeux  
humides resplendent  
comme la vague bleue dont la crête  
est illuminée par un soleil étincelant.

Au travers de tes paupières, assoupie,  
ils déversent un éclat calme,  
comme la lueur tiède que répand  
une lampe transparente...

Dors !

Éveillée, tu parles et, en parlant,  
tes paroles vibrantes semblent  
une pluie de perles se déversant à torrents  
dans une coupe dorée.

Assoupie, dans le murmure de ton haleine  
rythmée et ténue,  
j'entends un poème que mon âme  
amoureuse comprend...

Dors !

J'ai posé une main sur mon cœur  
pour que son battement  
ne résonne et ne trouble  
le calme solennel de la nuit.

J'ai fermé enfin les persiennes  
de ton balcon  
pour que le flamboiement fâcheux  
de l'aurore n'entre et ne t'éveille...

Dors !

## 64 [LXIV]

Comme l'avare garde son trésor,  
je gardais ma douleur ;  
je voulais prouver que l'éternel existe  
à celle qui me jura un amour éternel.

Mais aujourd'hui je l'appelle en vain et le Temps,  
 qui l'épuisa, me dit :  
*Ah, boue misérable ! Éternellement*  
*tu ne saurais même souffrir !*

## 65 [XXXIV]

Muette, elle traverse et ses mouvements  
 sont harmonie silencieuse ;  
 ses pas retentissent et, en retentissant, ils rappellent  
 la cadence rythmée d'un hymne ailé.

Elle entrouvre les yeux, ces yeux  
 aussi clairs que le jour,  
 et la terre et le ciel, ce qu'ils embrassent,  
 flamboient d'un nouvel éclat dans ses pupilles.

Elle rie, et ses éclats de rire ont les notes  
 de l'eau fugitive ;  
 elle pleure, et chaque larme est un poème  
 de tendresse infinie.

Elle a la lumière, elle a le parfum,  
 la couleur et la ligne,  
 la forme qui engendre les désirs,  
 l'expression, source éternelle de poésie.

Qu'elle est stupide ? <sup>53</sup> Bah ! Tant qu'en se taisant  
 elle garde l'énigme secrète,  
 toujours vaudra ce que je crois qu'elle tait  
 plus que ce qu'aucune autre ne me dirait.

## 66 [XL]

Sa main dans mes mains,  
 ses yeux dans mes yeux,  
 la tête amoureuse  
 appuyée sur mon épaule,

---

53. Cet éloge de la beauté plastique féminine qui prime se retrouve à la rime 75.

Dieu sait combien de fois,  
 d'un pas paresseux,  
 nous avons erré ensemble  
 sous les grands ormes  
 qui prêtent mystère et ombre  
 au porche de sa maison.  
 Et hier..., un an à peine  
 passé en coup de vent,  
 avec quelle exquise grâce,  
 avec quel admirable aplomb,  
 elle me dit, me présentant  
 quelque ami officieux :  
*«Je crois qu'en quelque endroit  
 je vous ai vu.»* Ah ! Sots  
 qui êtes des salons  
 commères de bon ton  
 et marchiez là en chasse  
 de galants imbroglios :  
 quelle histoire vous avez manquée !  
 Quelle ambroisie  
 à dévorer  
*sotto voce* en un cercle,  
 derrière l'éventail  
 de plumes et d'or !

\* \* \*

Lune discrète et chaste,  
 ormes touffus et grands,  
 murs de sa demeure,  
 seuils de son porche,  
 taisez-vous, et que le secret  
 ne vous abandonne !  
 Taisez-vous, pour ma part  
 j'ai tout oublié ;  
 et elle..., elle, il n'y a de masque  
 semblable à son visage !

## 67 [LXVI]

D'où viens-je ? Cherche le plus

horrible et âpre des sentiers ;  
des empreintes de pieds ensanglantés  
sur la roche dure ;  
les restes d'une âme en lambeaux  
dans les ronces acérées :  
ils te diront le chemin  
qui conduit à mon berceau.

Où vais-je ? Traverse le plus  
sombre et triste des plateaux,  
ou une vallée de neiges éternelles  
et de brumes mélancoliques.  
Où se trouve une pierre solitaire  
sans aucune inscription,  
où habite l'oubli :  
là se trouvera ma tombe.

### 68 [LXIII]

Comme un essaim d'abeilles irritées,  
les souvenirs des heures passées  
sortent d'un recoin sombre de la mémoire  
pour me poursuivre.

Je veux les chasser. Effort inutile !  
Ils m'encerclent, me harcèlent,  
et, l'un après l'autre, ils viennent planter  
le fin aiguillon qui envenime l'âme.

### 69 [XXXIII]

C'est une question de mots, et pourtant  
ni toi ni moi, jamais,  
après ce qui advint, ne conviendra  
à qui la faute incombe.

Quel dommage que l'Amour n'ait  
de dictionnaire à consulter  
quand l'orgueil est simplement orgueil  
et quand il est dignité !

## 70 [LI]

Du peu de vie qu'il me reste,  
je donnerais volontiers les meilleures années  
pour savoir ce que tu as raconté  
de moi à d'autres.

Et cette vie mortelle, et de l'éternelle  
ce qu'il me revienne — s'il m'en revient —  
pour savoir ce que, seule,  
de moi tu as pensé.

## 71 [LXXIII]

On ferma ses yeux  
qu'elle avait encore ouverts,  
on couvrit son visage  
d'une étoffe blanche,  
et d'aucuns sanglotant,  
d'autres silencieux,  
tous sortirent  
de la triste alcôve.

La lumière, qui flamboyait  
dans un vase sur le sol,  
projetait sur le mur  
l'ombre de la couche,  
et parmi cette ombre  
on voyait, par intervalles,  
se dessiner, rigide,  
la forme du corps.

Le jour s'éveillait,  
et à la première lueur,  
il réveillait le village  
de ses mille bruits.  
Devant ce contraste  
de vie et mystère,  
de lumière et ténèbres,  
je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien  
seuls restent les morts !*

Sur les épaules on la porta  
de la maison à l'église,  
et on laissa le cercueil  
dans une chapelle.  
Là-bas on entoura  
sa pâle dépouille  
de cierges jaunes  
et d'étoffes noires.

En sonnant des Âmes<sup>54</sup>  
la dernière cloche,  
une vieille acheva  
ses ultimes prières ;  
elle traversa la large nef,  
les portes gémirent  
et le saint lieu  
resta désert.

D'une horloge, on entendait  
le balancier mesuré  
et, de quelques cierges,  
le crépitement.  
Tout était  
si craintif et triste,  
si obscur et transi,  
que je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien  
seuls restent les morts !*

La langue de fer  
de la haute cloche  
lui dédia une volée  
d'adieux plaintifs.  
Le deuil aux habits,  
amis et proches  
passèrent en file,

---

54. Service nocturne pendant lequel les fidèles prient pour les âmes des défunts.



formant le cortège.

Le pic ouvrit la niche  
à une extrémité  
de l'ultime asile,  
obscur et étroit.  
Là, on la coucha  
et puis la mura,  
et, avec un salut,  
le cortège se retira.

Le pic sur l'épaule,  
le fossoyeur,  
chantonnant dans sa barbe,  
se perdit au loin.  
La nuit s'avavançait,  
le soleil s'était couché ;  
perdu parmi les ombres,  
je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien  
seuls restent les morts !*

Dans les longues nuits  
de l'hiver glacé,  
quand le vent  
fait craquer les bois  
et la forte averse  
fouette les carreaux,  
je me souviens parfois  
de la pauvre enfant.

Là-bas la pluie tombe  
d'un bruit éternel ;  
là-bas le souffle de la bise  
la combat.  
Étendue dans le creux  
du mur humide,  
peut-être ses os se gèlent  
de froid...

★ ★ ★

La poussière retourne-t-elle à la poussière ?  
L'âme s'envole-t-elle au ciel ?  
Tout est-il sans âme,  
corruption et bourbe ?  
Je ne sais ; mais il y a  
quelque chose que je ne m'explique pas,  
quelque chose qui,  
bien qu'il soit courageux de le faire,  
répugne à laisser si tristes,  
si seuls, les morts !

## 72 [XIV]

Je t'entrevis et l'image de tes yeux persista,  
flottant devant mes yeux  
comme la tâche sombre bordée de feu  
qui flotte et aveugle si l'on fixe le soleil.

Et où que je pose le regard  
je revois tes iris flamboyer,  
mais tu n'es pas là ; c'est ton regard,  
des yeux, les tiens ; rien de plus.

Dans l'angle de mon alcôve, je les regarde  
luire, détachés, fantastiques ;  
quand je dors, je les sens m'examiner,  
grand ouverts sur moi.

Je sais qu'il est des feux follets la nuit  
qui mènent le voyageur à sa perte ;  
moi, je me sens entraîné par tes yeux,  
mais où ils m'entraînent, je ne le sais.

## 73 [XXXII]

Elle passait, irrésistible dans sa splendeur,  
et je lui cédaï le pas ;  
je poursuivis sans me retourner, et pourtant  
quelque chose à mon oreille murmura : « *C'est elle.* »

Qui unit le soir au matin ?  
 Je l'ignore : je sais seulement  
 que lors d'une brève nuit d'été  
 s'unirent les crépuscules et... *ainsi fut-il*.<sup>55</sup>

#### 74 [LXXVI]

Dans l'imposante nef  
 de l'église romane,<sup>56</sup>  
 je vis la tombe gothique à la lueur  
 indécise qui tremblait sur les vitraux.

Les mains sur la poitrine,  
 et dans les mains un livre,  
 une belle femme reposait  
 sur le sarcophage, prodige du ciseau.<sup>57</sup>

De son corps abandonné  
 au doux poids opprimant,  
 sa couche de granit se pliait  
 comme de tendre plume et satin.  
 Son visage gardait le divin éclat  
 de l'ultime sourire,  
 comme le ciel garde  
 du soleil qui meurt le rai fugitif.

Assis sur le bord  
 de l'oreiller de pierre,  
 deux anges, le doigt sur la lèvre,  
 imposaient silence à l'enceinte.

Elle ne semblait pas morte :  
 on l'aurait dit dormant  
 dans la pénombre des arcs massifs

---

55. Le thème de l'amour d'un soir se retrouve aux rimes 8 et 9, qui offrent un contraste à l'image d'Épinal d'un poète transi d'amour infini.

56. Dans l'original figure *templo bizantino* (temple byzantin), mais le *Centro Virtual Cervantes* (<https://cvc.cervantes.es/obref/rimas/rimas/>), dans son commentaire de cette rime, indique que Bécquer, comme beaucoup de ses contemporains, utilisait *bizantino* pour dire *románico* (roman). Ailleurs, Bécquer utilise très souvent *templo* (temple) en lieu de «église» — d'où notre traduction.

57. Voir aussi l'image de la femme-statue à la rime 75.

et contemplant le paradis en songe.

Je m'approchai  
de l'angle sombre de la nef,  
du pas retenu de qui vient  
au berceau d'un enfant endormi.

Je la contemplai un moment,  
cet éclat tiède,  
ce lit de pierre qui offrait  
un autre lieu vide proche du mur.

Dans l'âme s'avivèrent  
la soif de l'infini,  
le désir de cette vie de la mort,  
pour laquelle les siècles sont un instant...

★ ★ ★

Fatigué du combat  
dans lequel je lutte,  
parfois je me souviens avec envie  
de ce recoin obscur et caché.

De cette femme silencieuse et pâle  
je me souviens et dis :  
« *Oh, quel amour sans paroles que celui de la mort !  
Quel sommeil, celui du sépulcre si calme !* »

### 75 [XXXIX]

Pourquoi me le dire ? Je sais : elle est changeante,  
altière et vaine et capricieuse ;  
l'eau jaillirait d'une roche stérile  
avant que des sentiments ne jaillissent de son âme.

Je sais qu'en son cœur, nid de serpents,  
il n'y a de fibre qui réponde à l'amour ;  
qu'elle est une statue inanimée...<sup>58</sup>  
mais elle est si belle !<sup>59</sup>

58. Voir aussi l'image de la femme-statue à la rime 74.

59. Cet éloge de la beauté plastique féminine qui prime se retrouve à la rime 65.

## 76 [LXXI]

Je ne dormais pas, errant dans la limbe  
 où les objets changent de forme,  
 espaces mystérieux qui séparent  
 la veille du sommeil.

Les idées, qui en rondes silencieuses  
 tournaient dans mon cerveau,  
 bougeaient peu à peu en leur danse  
 d'un rythme plus lent.

Les paupières voilaient le reflet  
 de la lumière qui parvient à l'âme par les yeux,  
 mais le monde de visions  
 allumait à l'intérieur une autre lumière.

À ce moment résonna dans mon oreille  
 une rumeur comme celle qui, à l'église,  
 erre confusément quand les fidèles terminent  
 leurs prières d'un *Amen*.

Et j'entendis comme une voix fine et triste  
 qui m'appela de loin par mon nom,  
 et je sentis une odeur de cierges éteints,  
 d'humidité et d'encens.

\* \* \*

La nuit entra et, dans les bras de l'oubli,  
 je tombai comme une pierre en son sein profond.  
 Je dormis et au réveil je m'exclamai : « *Quelqu'un  
 que j'aimais est mort !* ».

## 77 [XLVI]

Elle m'a blessé en se retirant dans l'ombre,  
 scellant d'un baiser sa trahison.  
 Elle se pendit à mon cou et, dans le dos,  
 elle me brisa le cœur de sang froid.

Et elle poursuit, joyeuse, son chemin,

heureuse, gaie, impavide ; et pourquoi ?  
 Parce que la blessure ne saigne pas,  
 parce que le mort est debout.<sup>60</sup>

### 78 [XXXV]

Ton oubli ne m'admira pas, bien que  
 ta tendresse m'admira bien plus qu'un jour,  
 car ce qui en moi a de la valeur,  
 cela... tu ne le soupçonnas même pas.

### 79 [XII]

Petite, parce que tes yeux  
 sont verts comme la mer, tu te plains ;  
 verts sont ceux des naïades,  
 verts les eut Minerve,<sup>61</sup>  
 et vertes sont les iris  
 des houris<sup>62</sup> du Prophète.

Le vert est gala et ornement  
 de la forêt au printemps ;  
 parmi ses sept couleurs,  
 l'iris brillant l'affiche ;  
 les émeraudes sont vertes,  
 verte est la couleur de qui espère,  
 et les ondes de l'océan,  
 et le laurier des poètes.

★ ★ ★

Ta joue est une rose matinale  
 couverte de rosée congelée,  
 où le carmin des pétales

60. Le thème de la blessure par arme blanche est récurrent chez Bécquer. Voir les rimes 1, 16 et 28.

61. Déesse romaine assimilée au cours de l'Histoire à la déesse grecque Athéna qui avait les yeux pers, c'est-à-dire une couleur où le bleu domine, par exemple bleu-vert.

62. Beautés célestes que le Coran promet au musulman dans le paradis d'Allah. Elle ont de grands yeux noirs.

se voit à travers des perles.

Et pourtant,  
je sais que tu te plains  
car tu crois que tes yeux  
l'enlaidissent :  
eh bien ne le crois pas,

car tes iris humides,  
verts et inquiets,  
semblent de jeunes feuilles d'amandier  
tremblant dans la brise.

Ta bouche pourpre-rubis  
est une grenade entrouverte  
qui, à l'été, invite  
à éteindre la soif en elle.

Et pourtant,  
je sais que tu te plains  
car tu crois que tes yeux l'enlaidissent :  
eh bien ne le crois pas,

car, si fâchée,  
tes iris scintillent,  
tes yeux ressemblent  
aux vagues se brisant  
sur les rochers cantabriques.

★ ★ ★

Ton front, couronné  
de l'or crépu d'une large tresse,  
est une cime enneigée où le jour  
reflète sa première lueur.

Et pourtant,  
je sais que tu te plains  
car tu crois que tes yeux  
l'enlaidissent :  
eh bien ne le crois pas,

car parmi les cils blonds,

proche des tempes, ils semblent  
des broches d'émeraude et or  
haussant une blanche hermine.

Petite, parce que tes yeux  
sont verts comme la mer, tu te plains ;  
peut-être, si noirs ou bleus  
ils devenaient, tu le regretterais.



## Chapitre 4

### Autre rimes

80

La vie est un songe,  
mais un songe fébrile qui dure un point ;  
quand on s'en éveille  
on voit que tout est vanité et fumée...

Si seulement elle était un songe  
très long et très profond,  
un songe durant jusqu'à la mort...  
Je rêverais de mon amour et du tien.

81

#### Amour éternel

Le soleil peut bien s'ennuager éternellement ;  
la mer s'assécher en un instant ;  
l'axe de la Terre se rompre  
comme un cristal fragile.

Advienne que pourra ! La mort peut bien  
me recouvrir de sa crêpe funèbre,  
mais jamais ne s'éteindra en moi  
la flamme de ton amour.

57

82

**Pour Casta**

Ton <sup>1</sup> haleine est l'haleine des fleurs,  
ta voix est l'harmonie des cygnes,  
ton regard est la splendeur du jour,  
et la couleur des roses est ta couleur.

Tu prêtes vie neuve et espoir  
à un cœur pour l'amour déjà mort ;  
tu crois de ma vie dans le désert  
comme la fleur dans les plateaux.

83

**La goutte de rosée**

La goutte de rosée qui dort  
dans le calice du lys blanc  
est le palais de cristal où  
vit le génie heureux de la pureté. <sup>2</sup>

Il lui donne son mystère et sa poésie,  
il lui prête son arôme balsamique.  
Ah ! Que de la lumière au baiser  
ne s'évapore cette perle de la fleur !

84

Loin, parmi les arbres  
de la jungle intriquée,  
ne vois-tu quelque chose qui brille  
et pleure ? C'est une étoile.

---

1. Casta Esteban Navarro, qui épousa l'auteur en 1861.

2. Voir les rimes 52 et 85.

On la voit déjà plus proche  
briller au portique d'une ermitane,<sup>3</sup>  
comme au travers d'un tulle.  
C'est un réverbère.

La course rapide s'achève ici.  
Désillusion. La lumière que nous avons suivie  
n'est ni réverbère ni étoile :  
c'est une lampe à huile.

## 85

### **À tous les saints (Premier novembre)**

Patriarches, qui furent la semence  
de l'arbre de la foi des siècles lointains,  
priez pour nous  
le divin vainqueur de la mort.

Prophètes inspirés, qui déchirèrent  
le voile mystérieux de l'avenir,  
priez pour nous  
celui qui sépara la lumière des ténèbres.

Âmes candides, Saints Innocents,  
qui accrurent le chœur des anges,  
priez pour nous  
celui qui appela les enfants à son côté.

Apôtres, qui établirent les fondations  
de l'Église dans le monde,  
priez pour nous  
le dépositaire de la vérité.

Martyres qui remportèrent leur palme  
rouge de sang dans l'arène des cirques,  
priez pour nous  
celui qui vous donna fortitude dans les combats.

---

3. Femme ermite.

Vierges semblables au lys,  
que l'été vêtit de neige de d'or,<sup>4</sup>  
priez pour nous  
celui qui est source et perfection.

Moines, qui dans le combat de la vie  
demandèrent paix au cloître silencieux,  
priez pour nous  
celui qui est arc-en-ciel de calme dans les tempêtes.

Docteurs, dont les plumes nous léguèrent  
des trésors de vertu et de savoir,  
priez pour nous  
celui qui est torrent de science intarissable.

Soldats de l'armée du Christ,  
tous Saintes et Saints,  
priez celui qui vit et règne parmi nous  
pour que nos fautes nous soient pardonnées.

## 86

**Dans l'album de Madame**

Ce cimetière  
est solitaire, triste et muet ;  
ses habitants ne pleurent pas...  
Qu'ils sont heureux, les morts !

---

4. Voir rimes 52 et 83.

# Table des matières

<b>1</b>	<b>Biographie de l'auteur</b>	<b>3</b>
<b>2</b>	<b>Introduction du traducteur</b>	<b>5</b>
<b>3</b>	<b>Rimes</b>	<b>7</b>
1.	<i>Comme s'arrache le fer d'une plaie . . . . .</i>	7
2.	<i>Je me suis penché sur les gouffres béants . . . . .</i>	7
3.	<i>À la clef d'un arc mal assuré . . . . .</i>	8
4.	<i>Les soupirs sont air, et à l'air ils vont . . . . .</i>	8
5.	<i>Les ondes ont une vague harmonie . . . . .</i>	8
6.	<i>Fatiguée par la danse . . . . .</i>	9
7.	<i>Je vais contre mes intérêts en le confessant . . . . .</i>	10
8.	<i>Veux-tu éviter l'amertume de la lie de ce nectar délicieux ? . . . . .</i>	10
9.	<i>Dans le tumulte discordant de l'orgie . . . . .</i>	11
10.	<i>Comme dans un livre ouvert . . . . .</i>	11
11.	<i>Je sais un hymne géant et étrange . . . . .</i>	11
12.	<i>Comme le sauvage aux mains malhabiles . . . . .</i>	12
13.	<i>Dans l'angle obscur du salon . . . . .</i>	12
14.	<i>Parfois je la rencontre de par le monde . . . . .</i>	13
15.	<i>Saeta qui traverse en volant . . . . .</i>	13
16.	<i>Quand on me le conta, je sentis le froid . . . . .</i>	14
17.	<i>Moi, je sais quel est l'objet de tes soupirs . . . . .</i>	14
18.	<i>Quelle merveille que de voir le jour se lever . . . . .</i>	15
19.	<i>Comment vit encore cette rose que tu as prise . . . . .</i>	16
20.	<i>Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui . . . . .</i>	16
21.	<i>Qu'est la poésie ? . . . . .</i>	17
22.	<i>Pour un regard, un monde ; . . . . .</i>	17
23.	<i>Serait-il vrai que, quand le sommeil touche nos yeux . . . . .</i>	17
24.	<i>Les habits défaits, les épaules nues . . . . .</i>	18
25.	<i>Quand je regarde l'horizon bleu . . . . .</i>	18
26.	<i>Tu étais l'ouragan et moi la haute tour . . . . .</i>	19

27. <i>Le zéphyr qui gémit faiblement</i> . . . . .	19
28. <i>Je mourrai avant toi</i> . . . . .	20
29. <i>Tes yeux sont bleus</i> . . . . .	21
30. <i>Notre passion fut une tragique saynète</i> . . . . .	21
31. <i>Quand t'enveloppent dans la nuit</i> . . . . .	21
32. <i>Cette carcasse d'os et de peau</i> . . . . .	23
33. <i>Deux rouges langues de feu</i> . . . . .	23
34. <i>J'écartai la lampe et au bord du lit défait je m'assis</i> . . . . .	24
35. <i>Lames géantes qui vous brisez en mugissant</i> . . . . .	24
36. <i>Quand nous évoquons à nouveau les heures fugaces du passé</i> . . . .	25
37. <i>Elle sait, si parfois ses lèvres rouges sont brûlées</i> . . . . .	25
38. <i>Elles reviendront, les obscures hirondelles</i> . . . . .	26
39. <i>Ne dites pas que, épuisé son trésor</i> . . . . .	26
40. <i>Une larme pointait à ses yeux</i> . . . . .	27
41. <i>Ma vie est une friche</i> . . . . .	28
42. <i>Secousse étrange qui agite les idées</i> . . . . .	28
43. <i>Si, quand les clochettes bleues de ton balcon se bercent</i> . . . . .	30
44. <i>Tu dis que tu as un cœur</i> . . . . .	31
45. <i>En voyant mes heures lentes de fièvre</i> . . . . .	31
46. <i>Les invisibles atomes de l'air alentour palpitent</i> . . . . .	32
47. <i>Vint la nuit et point d'asile</i> . . . . .	32
48. <i>Feignant des réalités avec l'ombre vaine</i> . . . . .	32
49. <i>Nous naissons de l'éclair lorsqu'il brille</i> . . . . .	33
50. <i>Aujourd'hui la terre et les cieux me sourient</i> . . . . .	33
51. <i>Je suis ardente, je suis brune</i> . . . . .	33
52. <i>Quand sur ta poitrine tu penches un front mélancolique</i> . . . . .	34
53. <i>Sur sa jupe elle tenait le livre ouvert</i> . . . . .	34
54. <i>Si l'on écrivait dans un livre</i> . . . . .	35
55. <i>Une femme m'a empoisonné l'âme</i> . . . . .	35
56. <i>D'abord une aube tremblante et vague</i> . . . . .	35
57. <i>Comme la brise qui rafraîchit le sang</i> . . . . .	36
58. <i>Quand, parmi l'ombre obscure</i> . . . . .	36
59. <i>Combien de fois, au pied des murs moussus qui la gardent</i> . . . . .	37
60. <i>Voile flottant de brume légère</i> . . . . .	38
61. <i>Je ne sais ce que j'ai rêvé la nuit dernière</i> . . . . .	39
62. <i>Esprit sans nom, indéfinissable essence</i> . . . . .	39
63. <i>Éveillée, je tremble à ta vue</i> . . . . .	42
64. <i>Comme l'avare garde son trésor, je gardais ma douleur</i> . . . . .	43
65. <i>Muette, elle traverse et ses mouvements sont harmonie</i> . . . . .	44
66. <i>Sa main dans mes mains</i> . . . . .	44
67. <i>D'où viens-je? Cherche le plus horrible et âpre des sentiers</i> . . . . .	45

68. Comme un essaim d'abeilles irritées . . . . .	46
69. C'est une question de mots, et pourtant . . . . .	46
70. Du peu de vie qu'il me reste . . . . .	47
71. On ferma ses yeux qu'elle avait encore ouverts . . . . .	47
72. Je t'entrevis et l'image de tes yeux persista . . . . .	50
73. Elle passait, irrésistible dans sa splendeur . . . . .	50
74. Dans l'imposante nef de l'église romane . . . . .	51
75. Pourquoi me le dire ? . . . . .	52
76. Je ne dormais pas, errant dans la limbe . . . . .	53
77. Elle m'a blessé en se retirant dans l'ombre . . . . .	53
78. Ton oubli ne m'admira pas ! . . . . .	54
79. Petite, parce que tes yeux sont verts . . . . .	54
<b>4 Autre rimes . . . . .</b>	<b>57</b>
80. La vie est un songe . . . . .	57
Amour éternel . . . . .	57
82. Ton haleine est l'haleine des fleurs . . . . .	58
Pour Casta . . . . .	58
La goutte de rosée . . . . .	58
À tous les saints (Premier novembre) . . . . .	59
Dans l'album de Madame . . . . .	60